

CHAPITRE V

Les préliminaires de l'apostolat du B. Montfort. — La communauté de Saint-Clément de Nantes. — Voyage à Fontevault et à Poitiers. — Ses premières missions dans le diocèse de Nantes. — Lettre à sa sœur Louise. — Il quitte la communauté de Saint-Clément pour aller exercer les fonctions d'aumônier à l'hôpital de Poitiers.

(1700-1701)

Que faisons-nous ici, mes chers amis, pourquoi sommes-nous des ouvriers inutiles, tandis qu'il y a tant d'âmes qui périssent dans le Japon et les Indes, faute de prédicateurs et de catéchistes qui les instruisent des vérités de la foi !

Ainsi parlait Montfort à ses condisciples de Saint-Sulpice, quelques jours après son ordination sacerdotale. On sent dans ces paroles toutes brûlantes de charité que le nouveau prêtre n'aspirait qu'à une chose : se dévouer, se dépenser, se livrer sans réserve pour le salut des âmes.

Sauver des âmes, n'est-ce pas la mission par excellence du prêtre appelé à continuer l'œuvre de Jésus-

Christ, disons mieux, à continuer Jésus-Christ lui-même sur la terre ?

C'était là toute l'ambition de Montfort. Si ses directeurs ne l'en eussent empêché, volontiers il serait allé exercer son zèle sur les plages du nouveau monde avec quelques prêtres de Saint-Sulpice alors en partance pour le Canada. Mais Dieu nous le réservait.

Vers le mois de septembre 1700, il suivait à Nantes M. Lévêque, l'un des premiers disciples de M. Olier, qui avait fondé, dans cette ville, une communauté de missionnaires pour l'évangélisation des campagnes. Dans la communauté de Saint-Clément, — c'est ainsi qu'on l'appelait, — Montfort espérait pouvoir enfin réaliser les plus chers de ses vœux. Son illusion, hélas, ne fut pas de longue durée¹.

Le jeune prêtre s'aperçut bien vite que les collaborateurs de M. Lévêque étaient loin de lui ressembler : presque tous étaient des jansénistes, orgueilleux et insoumis, comme tous ceux de la secte. La vue de ces misères le jeta dans une profonde tristesse et lui fit, dès ce moment, désirer et demander à Dieu la fondation d'une petite et pauvre compagnie de bons prêtres, qui travailleraient au salut des âmes, sous l'étendard et la protection de la très sainte Vierge, ainsi qu'il l'écrivit à son directeur de Saint-Sulpice, M. Leschassier. Avait-il déjà formé le projet de fonder la *Compagnie de Marie* qui continue aujourd'hui son œuvre ? Ces

¹ La maison de la *Communauté de Saint-Clément*, où le B. Montfort passa quelque temps sous la dépendance de M. Lévêque, devint un dépôt ou maison de détention, pendant la Révolution ; elle fut achetée, dans les premières années du siècle, par les Ursulines, qui l'habitent encore maintenant. Elle est située près de l'église et sur la rue Saint-Clément, d'où lui est venu son nom.

paroles le feraient supposer. Et cependant il n'avait pas encore commencé à exercer les fonctions de missionnaire.

Bien plus, la célébration de la sainte messe est à peu près la seule des fonctions sacerdotales qu'on lui eût encore permis de remplir jusqu'à ce moment. Chose incroyable ! on le laissa ainsi, à Nantes, plus de huit mois dans l'inaction, sans lui donner les pouvoirs nécessaires pour entendre les confessions, et cela sous les prétextes les plus déraisonnables !

Quelle épreuve ce dut être pour ce cœur d'apôtre !

Montfort profita de ce repos forcé pour faire un voyage à Fontevrault, afin d'assister à la prise d'habit d'une de ses sœurs, à qui la générosité de M^{me} de Montespan avait ouvert les portes de la célèbre abbaye¹. Sur les instances de l'illustre bienfaitrice de sa sœur, il avança jusqu'à Poitiers, pour soumettre à l'évêque ses desseins, relativement à la fondation d'une nouvelle compagnie d'ouvriers évangéliques.

Quand il arriva à Poitiers, le 1^{er} mai 1701, M^{gr} Girard se trouvait absent. Montfort attendit.

Une visite qu'il fit à l'hôpital, où il resta quatre heures consécutives en oraison devant le saint Sacrement, frappa les pauvres, qui le demandèrent pour aumônier à l'évêque.

Celui-ci, étant de retour, accueillit d'abord froidement le jeune prêtre, malgré le nom de M^{me} de Montespan dont il se recommandait auprès de lui ; puis, quelque

¹ Fontevrault est aujourd'hui chef-lieu d'une commune de l'arrondissement de Saumur (Maine-et-Loire). — L'abbaye qu'y fonda Robert d'Arbrissel (1047-1117) est convertie en maison de détention depuis 1804. — Montfort n'arriva à Fontevrault que le lendemain de la cérémonie.

temps après, cédant aux sollicitations des pauvres et des malades, qui lui furent présentées à son sujet, il le rappela et lui proposa l'aumônerie de l'hôpital.

Cela demandait réflexion, et Montfort ne voulut rien accepter avant d'en avoir référé à son directeur. Il repartit donc pour Nantes, après un séjour de cinq jours seulement dans la capitale du Poitou.

L'évêque de Poitiers écrivit de son côté à M. Leschassier, le directeur de Montfort à Saint-Sulpice. Celui-ci répondit au prélat par une lettre assez favorable à son disciple.

Pendant l'échange des correspondances dont nous venons de parler, Montfort put enfin faire l'essai de son zèle comme missionnaire.

Le premier théâtre de ses prédications fut la paroisse de *Grand-Champ*, à quelques lieues de Nantes. C'est par là qu'il débuta dans sa carrière apostolique, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même par une de ses lettres, datée du 5 juillet 1701¹.

De là il passa dans plusieurs autres paroisses du diocèse de Nantes, entre autres celle du Pellerin, qu'il évangélisa, au mois de septembre de la même année. Ses débuts furent de véritables coups de maître, des triomphes pour la foi. Mais l'humble missionnaire se

¹ Le souvenir de cette mission de Grand-Champ est marqué dans la belle église du lieu par une statue du Bienheureux placée sur un socle-console fixé au pilier qui fait face à la chaire. Cette statue a été inaugurée le 2 juin 1889. Au-dessous on lit l'inscription suivante : *Le Bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort est venu en mission à Grand-Champ en 1701. — « Pendant 10 jours que j'y ai demeuré, j'y ai fait le catéchisme aux enfants, deux fois le jour, et trois prônes. »* (Lettre du Bienheureux datée du 5 juillet 1701.)

Pendant son séjour à Grand-Champ, il fit aussi deux sépultures. On conserve encore aux archives de la paroisse, les actes de ces décès dressés par le Bienheureux lui-même.

contente de dire à son père spirituel, dans le rapport qu'il lui adresse à ce sujet, que *Dieu et la sainte Vierge ont bien voulu se servir de son ministère pour faire quelque bien.*

Il se trouvait en pleine mission, quand il reçut un jour une lettre de sa chère sœur Louise, qui lui apportait une triste nouvelle. La pauvre fille était à la veille de se voir chasser de la communauté de Saint-Joseph de Paris, parce qu'on ne voulait plus y recevoir et garder que des jeunes filles de la capitale, et que, d'ailleurs, elle manquait absolument de ressource pour son entretien.

Montfort en fut péniblement affecté; il laissa tomber alors de son cœur et de sa plume une lettre admirable pour le fond comme pour la forme, que n'eût pas désavouée l'apôtre saint Paul. La voici dans son entier.

« Ma chère sœur en Jésus-Christ,

« Le pur amour de Dieu règne en nos cœurs!

« Quoique éloigné de corps de vous, je ne le suis pas de cœur, parce que votre cœur n'est pas éloigné de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, et que vous êtes fille de la Providence, dont je suis aussi l'enfant, quoique indigne. On devrait plutôt vous appeler *novice* de la Providence, parce que vous ne faites que commencer à pratiquer la confiance et l'abandon parfaits qu'elle demande de nous. Vous ne serez reçue *professe* et fille de la Providence que quand votre abandon sera général et parfait et votre sacrifice entier. Dieu vous veut, ma chère sœur, Dieu vous veut séparée de tout ce qui n'est

pas lui, et pour être effectivement abandonnée de toutes les créatures; mais, consolez-vous, réjouissez-vous, servante et épouse de Jésus-Christ, si vous ressemblez à votre Maître et à votre époux; Jésus est pauvre, Jésus est délaissé, Jésus est méprisé et rejeté comme la balayure du monde. Heureuse, mille fois heureuse Louise Grignon, si elle est pauvre d'esprit, si elle est délaissée, méprisée, rejetée comme la balayure de la maison de Saint-Joseph! Ce sera pour lors qu'elle sera véritablement la servante et l'épouse de Jésus-Christ, et qu'elle sera *professe* de la divine Providence, si elle ne l'est de la religion. Dieu veut de vous, ma chère sœur, que vous viviez au jour la journée, comme l'oiseau sur la branche, sans vous soucier du lendemain; dormez en repos sur le sein de la divine Providence et de la très sainte Vierge, ne cherchant qu'à aimer et contenter Dieu; car c'est une vérité infaillible, un axiome éternel et divin, aussi véritable qu'il n'y a qu'un Dieu; plutôt à Dieu que je pusse les écrire dans votre esprit et dans votre cœur en caractères ineffaçables : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* Si vous faites la première partie de cette proposition, Dieu infiniment fidèle fera la seconde; c'est-à-dire que, si vous servez Dieu fidèlement et sa très sainte Mère, vous ne manquerez de rien dans ce monde-ci et dans l'autre; vous ne manquerez même pas d'un frère prêtre, qui a été, qui est et qui sera toujours tout à vous dans ses sacrifices, afin que vous soyez toute à Jésus-Christ dans le vôtre.

« Je salue votre bon ange gardien. — 1701. »

Nous verrons plus loin comment la divine Providence arrangea l'affaire ainsi remise entre ses mains, et comment Montfort, son instrument, réussit à faire entrer sa sœur chez les Dames du Saint-Sacrement.

Sur ces entrefaites, après trois mois de missions, Montfort recevait une lettre de l'évêque de Poitiers, qui l'invitait à venir se fixer dans sa ville épiscopale avec le titre d'aumônier de l'hôpital. D'après l'avis favorable que lui fit parvenir en même temps M. Leschassier, son directeur, il se mit en route pour Poitiers.

C'était vers la fin de septembre 1701.

Le saint prêtre fit ce voyage, comme tous les autres, à l'apostolique, c'est-à-dire à pied et sans argent, en s'en remettant, pour le gîte et la subsistance, aux soins maternels de la divine Providence. En passant à Saurmur, il s'arrêta pour faire une neuvaine à Notre-Dame-des-Ardilliers, puis continua sa route par Fontevault, dans le dessein d'y saluer sa sœur.

C'est probablement dans cette circonstance que se passa le fait suivant, rapporté par l'un de ses historiens, M. de Clorivière :

« Quand il fut arrivé, dit-il, à la porte de cette fameuse abbaye, sans dire son nom, il demanda à la sœur portière qu'on lui donnât *la charité pour l'amour de Dieu*. Le ton de sa voix, son air de piété, quelque chose d'extraordinaire qu'elle voyait en lui frappèrent cette sœur; elle souhaita savoir à qui elle parlait, et fit plusieurs questions au prêtre inconnu, auxquelles celui-ci ne répondit qu'en répétant ces mots : *La charité pour l'amour de Dieu !* »

« Mme l'abbesse, avertie de ce qui se passait, vint elle-même à la porte et demanda à l'étranger quel était

son nom. *Madame*, répliqua le prêtre, *à quoi bon me demander mon nom? ce n'est pas pour moi, c'est pour l'amour de Dieu que je vous demande la charité*. Cette réponse, dont on ne pénétra pas le sens, parut sans doute peu respectueuse à Mme l'abbesse, et le pieux pèlerin fut renvoyé sans aucun secours.

« Quelque épuisé qu'il fût de fatigues, il reçut ce refus avec une patience héroïque, et se contenta de dire à la sœur, du dehors : *Si M^{me} l'abbesse me connaissait, elle ne me refuserait pas la charité*.

« Ces paroles piquèrent la curiosité des Dames religieuses, qui furent bientôt instruites de ce qui venait de se passer. La sœur de M. Montfort reconnut son frère à ce trait et à la peinture qu'on lui fit du voyageur. On courut après lui, on lui fit des instances de la part de Mme l'abbesse pour le presser de revenir; mais ce fut en vain. *M^{me} l'abbesse*, dit-il, *n'a pas voulu me faire la charité pour l'amour de Dieu; maintenant, elle me l'offre pour l'amour de moi; je l'en remercie*. Cela dit, faisant à Dieu le sacrifice du plaisir qu'il aurait eu de voir une sœur avec qui il aurait pu s'entretenir librement du bonheur d'être tout à fait au Seigneur, il alla chercher chez des pauvres gens de la campagne la nourriture et le repos dont il avait un besoin extrême. »

Arrivé à Poitiers dans la première quinzaine d'octobre 1701, Montfort reçut un logement au petit séminaire, en attendant son installation à l'hôpital. Mais sa soif de se dépenser pour le bien des âmes ne souffrit aucun délai. Faire le catéchisme aux enfants qu'il rassemblait en grand nombre sous les halles, visiter les pauvres dans les hôpitaux, les détenus dans les prisons, donner

des conférences aux écoliers qu'il groupa en une petite société, afin de les détourner du libertinage et de les enrôler au service de Dieu et de sa très sainte Mère, telle était son occupation journalière.

Il opéra ainsi un bien considérable¹.

Les pauvres de l'hôpital, entendant raconter chaque jour les merveilleux effets du zèle de leur futur aumônier, attendaient avec impatience son installation définitive parmi eux. Elle eut lieu vers la fin du mois de novembre.

¹ Parmi les écoliers envers qui s'exerça le zèle du B. Montfort plusieurs embrassèrent l'état ecclésiastique. Nous ne pouvons ne pas mentionner ici spécialement Alexis Trichet, le frère de Marie-Louise, la fondatrice des Filles de la Sagesse. « Dans son enfance, dit Grandet, il remplissait auprès de sa sœur le même rôle que le vénérable Montfort auprès de la sienne. Il l'exhortait à quitter le monde, et lui disait souvent : *Ma sœur, il faudra que vous soyez, un jour, une Scholastique et moi un Benoit.* — Quand il fut élevé à la prêtrise, son mérite le fit nommer à la cure de la Résurrection (ancienne paroisse de la ville de Poitiers), dont il ne prit pas possession, ayant été prévenu par la mort : il se dévoua pour des soldats malades, et choisit, pour aller au ciel, une voie plus courte que le cloître, la mort gagnée au service des pestiférés. »

CHAPITRE VI

Le B. Montfort à l'hôpital de Poitiers; réformes qu'il y opère. — Premiers essais de fondation des Filles de la Sagesse. — M^{lle} Marie-Louise Trichet. — Difficultés à l'hôpital. — Voyage à Paris; humiliations qu'il subit à Angers et à Issy. — Il fait admettre sa sœur chez les Bénédictines du Saint-Sacrement; retour à Poitiers.

(1701-1702)

Dans une histoire abrégée comme celle que nous écrivons, nous ne pouvons entrer dans tout le détail des sages et nécessaires réformes que Montfort opéra dans l'hôpital de Poitiers. Au dire du nouvel aumônier lui-même, quand il y entra, *c'était une pauvre Babylone*. Nulle règle, nulle subordination, nulle économie; désordre un peu partout.

Il commença par améliorer l'état matériel de l'établissement, en s'occupant de la nourriture des pauvres, qu'il leur procura plus abondante, et qu'il les obligea à prendre en commun et à des heures réglées.

Tout cela ne se fit pas sans difficultés et sans peine; mais pour le charitable aumônier les difficultés et les peines n'entraient pas en ligne de compte.